

LE FIGARO et vous



BEAUTÉ
PORTÉS PAR LE SUCCÈS DE THERMOMIX,
LES COSMÉTIQUES SE METTENT
À LA VENTE À DOMICILE **PAGE 29**



THÉÂTRE
SARA GIRAUDEAU ET SALOMÉ LELOUCH,
DEUX COMÉDIENNES QUI EXCELLENT
À LA MISE EN SCÈNE **PAGE 30**

LE DESIGN AUTOMOBILE S'INSPIRE, DES ANNÉES 1930

EN QUÊTE D'EFFICACITÉ,
LES CONSTRUCTEURS RENOUENT
AVEC LE MOUVEMENT « STREAMLINE »
QUI ASSOCIE AÉRODYNAMIQUE
ET ESTHÉTIQUE. **PAGE 28**



La Phantom Corsair.



La Hyundai Ioniq 6.



À ANTIBES
ET À VENISE,
LES PALACES
DISPERSENT
LEURS
SOUVENIRS **PAGE 32**



GRAMMY AWARDS : LE TRIOMPHE DE BEYONCÉ, LA VICTOIRE DES VÉTÉRANS

SALUÉE DANS QUATRE CATÉGORIES, « QUEEN B » TOTALISE DÉSORMAIS TRENTE-DEUX RÉCOMPENSES À CETTE CÉRÉMONIE. MAIS LE PALMARÈS, LOIN D'ÊTRE UNIFORME, AFFICHE UNE BELLE OUVERTURE D'ESPRIT.

OLIVIER NUC [@olivrienuc](#)

Queen B est désormais la reine des Grammys aussi. À 41 ans, la chanteuse américaine Beyoncé totalise depuis la cérémonie du 5 février un total de 32 récompenses, ce qui fait d'elle l'artiste la plus primée de cette célébration depuis sa création en 1958. Son titre *Cuff It* a été élu chanson R&B de l'année, *Plastic Off The Sofa* remporte le Grammy de la meilleure prestation vocale R&B traditionnel, *Break My Soul* décroche quant à elle le prix du meilleur enregistrement dance de l'année, tandis que son album *Renaisance* remporte celui du meilleur album dance électronique.

L'Américaine prend ainsi sa revanche sur la Britannique Adele, deuxième favorite des palmarès, qui repart quasi bredouille, cinq ans après son triomphe. La récompense que Beyoncé ne décro-



Beyoncé sur la scène des Grammy Awards, dimanche, à Los Angeles. M. ANZUINI/REUTERS

che pas cette année est celle du meilleur album, décerné à Harry Styles pour sa dernière production. Mais la surprise la plus réjouissante de la soirée aura été le

prix de la meilleure chanson, qui est allée à l'excellente Bonnie Raitt, chanteuse et guitariste d'exception, active depuis le début des années 1970, coiffant

au poteau Adele, Beyoncé et Kendrick Lamar. Une belle anomalie, qui prouve que la diversité est de mise et que toutes les esthétiques sont représentées dans le cadre de la cérémonie.

Un symbole d'émancipation

Contrairement à nos pâles Victoires de la musique, les catégories sont pléthoriques et le jeunisme n'est pas la seule vertu. Les vétérans de la musique américaine Willie Nelson, Taj Mahal et Ry Cooder ont ainsi pu être salués. On se réjouit aussi du succès de Kendrick Lamar, rappeur de première classe, et de la reconnaissance de Rosalía, nouvelle star mondiale venue d'Espagne. Il faudrait être vraiment de mauvaise foi pour parler d'uniformité du palmarès. Du jazz instrumental réjouissant de Snarky Puppy à l'américana de Brandi Carlile, de la soul d'Aaron Neville à la réédition grand luxe du *Yankee Hotel Foxtrot* de Wilco, l'heure est à l'ouverture d'esprit. Sans compter

les nombreuses distinctions remises dans les catégories relevant de la musique classique.

Les Grammys n'ont jamais organisé l'écrasement de la musique classique par la musique populaire. Nés en 1958, soit juste à temps pour accompagner les soubresauts du rock'n'roll, les Grammys n'ont d'ailleurs jamais négligé aucun genre. Les prix les plus techniques sont remis chaque année hors antenne. La cérémonie télévisée se concentre sur les récompenses les plus grand public, ce qui évite toute démagogie. La France ferait bien de s'en inspirer afin de sauver le travail des graphistes, photographes, auteurs de notes de pochettes, ingénieurs du son, instrumentistes et autres qui font tout le sel de la musique. Beyoncé est un magnifique symbole d'émancipation. La superstar restera encore de longues années un modèle pour beaucoup d'apprentis chanteurs.

SARA GIRAUDEAU ET SALOMÉ LELOUCH À L'ASSAUT DE LA MISE EN SCÈNE AU THÉÂTRE

« LE SYNDROME DE LOISEAU », AU ROND-POINT, POUR LA PREMIÈRE, ET « SUR LA TÊTE DES ENFANTS », À LA RENAISSANCE, POUR LA SECONDE, PROUVENT QUE CES DEUX COMÉDIENNES ONT AUSSI DU TALENT POUR DIRIGER DES ACTEURS. RENCONTRE AVEC DES FEMMES LIBRES AUX IDÉES TRÈS ARRÊTÉES.

NATHALIE SIMON nsimon@lefigaro.fr

« Le théâtre m'a toujours fait plus rêver que le cinéma », lance Salomé Lelouch. Enfant, elle traîne pourtant sur les plateaux de son père, Claude Lelouch, et joue à 12 ans dans son film *Les Misérables*. « Déjà vers 5, 6 ans, je ne comprenais pas pourquoi on mettait deux mois pour réaliser un film de deux heures ! Au théâtre, tout est condensé. Si ça se passe mal, vous avez une seconde chance le lendemain. » Et la dramaturge de comparer le théâtre à une église : « Il y a quelque chose de l'ordre de la communion, je parle mieux et je suis plus respectueuse dans un théâtre. »

Auteur de treize pièces, dont *Fallait pas le dire* avec son beau-père, Pierre Arditi qui l'a élevée, Salomé Lelouch rappelle qu'elle n'a pas vraiment choisi d'être actrice. « À 16 ans, au cours de théâtre, j'ai réalisé que j'étais plus attirée par la mise en scène que par le fait de jouer. » Elle en a eu la certitude en donnant la réplique à Michel Duchaussoy dans *Un baiser*, un vrai, une comédie de Chris Chibnall en 2004. « Un soir en sortant de scène, il m'a dit : "Je ne me suis pas amusé aujourd'hui." Jouer, c'est s'amuser. Moi, je ne m'amuse pas, j'ai arrêté d'être actrice pour me consacrer à la mise en scène. »

Salomé Lelouch n'a pas oublié sa mère, Evelyn Bux, dans *L'Otage*, de Paul Claudel, dirigée par Marcel Maréchal. Ni Pierre Arditi dans *Art*, de Yasmina Reza, montée par Patrice Kerbrat. Elle a adoré les mettre en scène dans *Fallait pas le dire* en 2022. « Nous avons le même mode de réflexion, assure Ludvine de Chastenot, qui l'a « assistée ». C'était bien qu'il y ait un autre regard. Sa force est qu'elle sait se remettre en question. Nous nous sentons

« J'aime avoir un public différent chaque soir. Cela me manquait au cinéma »

SARA GIRAUDEAU

libres de nous dire les choses. Parfois elle a des convictions. Comme c'est l'auteur, c'est elle qui a le "final cut", mais elle est à l'écoute et a du recul. » Actuellement, Salomé Lelouch cosigne la mise en scène de deux pièces : *Changer l'eau des fleurs*, de Valérie Perrin, avec Mikael Chirinian, au Théâtre Lepic, dont elle est la directrice, et sa dernière née, *Sur la tête des enfants*, avec Marie Gillain et Pascal Elbé, au Théâtre de la Renaissance. « C'est chronophage et épuisant de mettre en scène, juge Ludvine de Chastenot. L'esthétisme, les lumières, les images, la musique, tout est important. Ce qu'on ne peut pas prévoir, ce sont les réactions du public. »

Un avis partagé par une autre enfant de la balle, Sara Giraudeau, qui n'était pas remontée sur les planches depuis neuf ans : « J'étais frustrée, mais c'est comme le vélo », lance la fille d'Anny Duperey et de Bernard Giraudeau, qui joue et se met en scène pour la première fois dans l'oppressant et remarquable *Syndrome de l'oiseau*, de Pierre Tré-Hardy, au Rond-Point. Une pièce inspirée de Natascha Kampusch,



Sara Giraudeau (à gauche) et Salomé Lelouch apprécient toutes les deux le travail de troupe et son côté « couteau suisse ».

GIOVANNI CITTADINI/CEPI, PATRICE NORMAND

enlevée et séquestrée à 10 ans. Sara Giraudeau incarne Eve face à son kidnappeur, Franck (Patrick d'Assumaco). Molère de la révélation théâtrale 2007 pour *La Valse des pingouins*, de et avec Patrick Haudecoeur, César de la meilleure actrice dans un second rôle en 2018 pour *Petit Paysan*, tout réussit à Sara Giraudeau : le cinéma, la télévision - elle a triomphé dans la série *Le Bureau des légendes*. Mais la mise en scène était une nécessité, alors elle s'est jetée à corps perdu dans l'aventure. « C'était un besoin d'écrire les histoires en totalité, de les dessiner du début à la fin, de choisir le décor, l'ambiance, les lumières, pour orienter les émotions du spectacle. J'aime avoir un public différent chaque soir. Cela me manquait au cinéma. »

La schizophrénie la guettait avec cette double casquette et une pièce sur l'enfermement et la folie. « J'étais un peu partout », confie Sara Giraudeau qui confesse que l'exercice l'a « torturée », mais également passionnée. « Le rôle d'Eve est si dur, j'avais besoin d'être en confiance avec l'auteur et le metteur en scène. C'est pour cette raison que je devais être bien accompagnée. On lâche plus sur certaines choses à deux. Je me suis occupée du rôle féminin très tard tant j'étais sur le travail de la mise en scène. » Selon Renaud Meyer, qui cosigne la mise en scène et qui la dirigera plus tard dans *Hamlet*, l'actrice voulait relever un défi : « Elle refusait d'aller dans un univers qui ne lui convenait pas ou éloigné de celui qu'elle avait en tête. Elle avait une idée précise du travail. »

« Il est l'eau, je suis le feu, renchérit-elle. J'ai le sonnet du détail, je suis ultra-exigeante, je veux me réapproprier le texte sans le trahir, ça peut stresser les autres. Renaud permet de calmer le jeu. Il mettait de l'eau sur mon feu, qui n'arrêtait pas de crépiter ! Il est plus intervenu sur le décor, l'univers de l'enfant et moi sur l'esthétique, le son et le positionnement. » Penser à son père, réalisateur et écrivain, disparu en 2010, qui l'avait dirigée dans son film *Les Coprives* d'un fleuve quand elle avait 11 ans, l'incite encore à « aller dans le mieux », confie



l'actrice. « J'aurais aimé qu'il fasse aussi de la mise en scène au théâtre. Lui, c'était aussi un feu qui crépitait, mais il aurait été plus tyrannique que moi ! »

La comédienne est fascinée par les spectacles d'Ariane Mnouchkine, où le corps sur scène est « très vivant », et l'univers de James Thierrée, à la fois « poétique, humoristique, mélancolique et violent ». Renaud Meyer l'a emmenée dans des endroits où elle ne serait jamais arrivée seule. « On se comprend, affirme-t-elle. Ça me tenait à cœur de prendre les rênes, avec, en plus, un ami. J'avais besoin qu'il soit là, de son regard. Il me permettait de tempérer mes élans, mes doutes et de guider Patrick d'Assumaco. Il n'est pas facile que sa partenaire soit aussi sa mettesse en scène. C'est ce que je lui répète, il faut s'écouter, se répondre, ne jamais lâcher la main de l'autre, c'est ce qui sauvera tout. »

« À 16 ans, au cours de théâtre, j'ai réalisé que j'étais plus attirée par la mise en scène que par le fait de jouer »

SALOMÉ LELOUCH

De fait, les duos d'artistes sont sur la même longueur d'onde, se complètent et se valident mutuellement. « On parle aux comédiens toutes les deux, mais pas en même temps, et entre nous des scènes, confirme Ludvine de Chastenot. Ils ont la liberté d'exprimer un truc qu'ils ne sentent pas ou un blocage. » « On a trouvé un équilibre avec Sara, enchaîne Renaud Meyer. Il n'y a pas eu une fois où on s'est dit : "Ah, bon, tu es sûr ?" Sara cherche des choses naturalistes, moi je vais plutôt vers la théâtralité. Comme actrice, elle est très inventive, intuitive et a un grand sens dramatique. Elle a une originalité dans le jeu qui n'appartient qu'à elle. Elle ne cherche jamais à jouer, elle est toujours dans la vérité du personnage. Le naturel ressort d'autant plus. Elle se met en danger même en répétition. Elle a un côté incandescent, je peux l'apaiser et l'encourager à s'économiser. »

Comme Sara Giraudeau et son binôme, Salomé Lelouch apprécie le travail de troupe. Le côté « couteau suisse » : « Vous devez avoir une conscience du rythme, de la musique, de l'espace, des décors... », insiste-t-elle. C'est une rencontre : « Les acteurs entrent dans mon univers. Il y a un plaisir de chercher à plusieurs. Chacun fait un bout de chemin vers l'autre, vous vous adaptez à eux, ils s'adaptent à vous. On se met à la place les uns des autres. Une fois,

Marie Gillain a eu une extinction de voix, je suis montée sur le plateau pour jouer son rôle. J'ai ainsi compris ce qui n'allait pas dans ce que je lui demandais et elle a compris ce que je voulais. Je leur demande toujours leur avis. J'ai envie qu'ils soient d'accord avec moi, mais, dans la dernière ligne, c'est moi qui décide ! » « À l'intérieur, ça bouillonne en permanence, indique Ludvine de Chastenot. On a un côté hyperactif toutes les deux. Un producteur nous avait dit : "Attendez, les filles, ça va trop vite !" » Sara Giraudeau n'est pas en reste. Serait-ce la recette du succès ?

Le Syndrome de l'oiseau, au Théâtre du Rond-Point (Paris 9^e), jusqu'au 12 février, puis en tournée. **Changer l'eau des fleurs**, au Théâtre Lepic (Paris 18^e), jusqu'au 30 mars. **Sur la tête des enfants**, Théâtre de la Renaissance (Paris 10^e), jusqu'au 7 mai.

EN BREF

UN MILLION DE SPECTATEURS POUR « BABYLON »

Babylon, le film de Damien Chazelle, sorti en salles le 18 janvier dernier, a atteint ce week-end le million de spectateurs en France. L'Hexagone se place ainsi à la première place pour le succès à l'international de ce long-métrage sur la naissance de Hollywood, vaste fresque emmenée par Brad Pitt et Margot Robbie.

SORTIE DU ROMAN DE SALMAN RUSHDIE

Victory City, le 15^e roman de Salman Rushdie sort ce mardi en Angleterre et aux États-Unis. On y découvre la destinée épique d'une femme au XIV^e siècle qui va ériger une ville et subir l'exil dans un monde patriarcal. Il s'agit d'un ouvrage que l'écrivain américain d'origine indienne avait achevé avant la grave agression qui a failli lui coûter la vie le 12 août dernier et l'a laissé fortement handicapé.

ÉCOUTEZ TOUTE L'ACTUALITÉ DES JEUNES TALENTS AVEC THIERRY HILLERITEAU

"Nouvelle génération", chaque mardi à 20h dans le Journal du Classique avec LE FIGARO

